

Empire, opprimaient leurs vassaux, Rome chrétienne ne se contentait pas de s'interposer entre le maître et l'esclave; après avoir sauvé la liberté humaine, l'âme, c'est-à-dire, elle cherchait à guérir le corps; et l'un de ses pontifes, Jean XXI, écrivait, sous le nom de *Trésor des Pauvres*, un petit livre où l'artisan, l'ouvrier, l'homme du peuple, apprenaient, à l'aide de quelques recettes simples, faciles et peu coûteuses, à se délivrer des maladies dont Dieu les visite dans cette vie.

CHAPITRE VI.

MARIGNAN.—MATH. SCHINNER.—1515.

Dans la prévision d'une invasion nouvelle des Français en Italie, Léon X cherche à gagner Venise. — Bembo échoue dans sa mission. — Mort de Louis XII. — François I^{er} forme le projet de reconquérir le Milanais. — Budé, envoyé à Rome, ne peut réussir à rallier Léon X à la politique du nouveau roi. — Le pape, au premier bruit de la marche des Français, se hâte de former avec l'empereur d'Allemagne et le roi d'Espagne une ligue défensive et offensive. — Mathieu Schinner. — Ses premières années. — Sa vie au camp. — Il marche avec les Suisses à la rencontre des Français. — Bataille de Marignan. — Défaite des Suisses. — François I^{er} s'empare de Milan.

Au moment où Léon X travaillait ainsi aux progrès de la civilisation, en dotant Rome d'une université qui n'avait pas eu de modèle en Italie, la paix du monde allait être encore une fois troublée. Nous avons laissé les Français sur le revers des Alpes, après la bataille de Novare, gagnant les montagnes du Dauphiné, et essayant de se rallier dans les plaines du Lyonnais. L'Italie délivrée, le pape avait profité de la détresse de Maximilien, réduit à la dure nécessité de ne pouvoir payer ses soldats, et, moyennant 40,000 ducats d'or, il venait d'acheter de l'empereur la ville et l'État de Modène : heureuse acquisition que Jules II recommandait sur son lit de mort (1). Parme et Plaisance, réunies à Reggio et à Modène, devaient être données par Léon X en apanage à son frère Julien, pendant que Laurent, fils de Pierre de Médicis, aurait régné sur la Toscane. Les négoc-

(1) Quemadmodum Julius II moriens faciendum esse monuerat. — Fabroni, Vita Leonis X, p. 83.

ciations avec l'empereur avaient été conduites si secrètement, qu'on ne les connut qu'après la signature du contrat. Désormais la Romagne était à l'abri d'un coup de main : avant de s'en rendre maître, il aurait fallu s'emparer de Reggio, de Parme et de Plaisance. Au besoin, l'armée pontificale pouvait se porter de Modène sur Lucques, sur Pise, sur Florence, et couper ainsi les communications de l'ennemi avec Milan et la Lombardie. Grâce à Mathieu Schinner, dévoué de corps et d'âme au saint-siège, les Suisses étaient tout prêts à barrer le chemin des Alpes aux Français, s'ils avaient envie d'envahir l'Italie. En politique habile, et dans la prévision d'une nouvelle expédition contre Milan, le pape entretenait les dispositions hostiles du roi de Naples et de l'empereur Maximilien contre Louis XII; pourtant il ne rompait pas avec la France; seulement, à l'exemple de son bisaïeul Cosme, il cherchait à tirer parti du maintien de l'équilibre européen au profit de sa puissance temporelle. La paix lui permettait de l'agrandir, de l'étendre et de fonder l'indépendance du saint-siège. Un seul État en Italie s'obstinait à contrarier les combinaisons du pontife; c'était Venise, qui non-seulement refusait de se réconcilier avec l'empire et Naples, mais restait fidèle à la France : or Venise et la France réunies pouvaient être maîtresses du monde; il importait donc à Léon X de rompre cette alliance qui compromettait le salut des autres nations.

Jules II eût agi tout autrement que Léon X. Il aurait menacé de son courroux la république; au besoin, il aurait pris cette épée qui allait si bien à ses mains, et Venise aurait eu peur, comme Mirandole, de la colère du pontife, et se serait décidée à se réconcilier avec les alliés de l'Église. Mais Léon X ne savait pas manier le glaive : la parole était l'arme dont il se servait dans ses négociations. Bembo fut donc chargé de porter à Venise les propositions de Sa Sainteté.

Nous connaissons déjà le secrétaire pontifical, orateur disert, qui s'est pris de passion pour Cicéron, qui cadence

ses phrases en vrai poète, qui n'a souci que de ne jamais offenser l'oreille par des sons inharmonieux, et qui croit avoir séduit celui qui l'écoute quand il a pu lui faire entendre sa mélodie de périodes sonores. Dans son voyage de Rome à Venise, l'ambassadeur avait eu tout le temps de préparer la harangue qu'il se proposait de lire au sénat. Son thème officiel était l'avantage d'une alliance offensive et défensive de Venise avec Léon X. L'orateur broda sur cet argument de collège des phrases qui, dans l'enceinte du gymnase romain, où professait Béroalde le jeune, auraient été accueillies par des murmures d'admiration, car elles sentaient l'antique. Bembo déroba à Cicéron ce que tout écolier aurait pu lui voler, la période ou la forme; mais la pensée ou la vie, il n'avait garde d'y toucher; c'eût été pour lui peine inutile que de l'essayer.

La harangue fut admirée des humanistes nombreux de Venise, mais elle fit peu d'impression sur les sénateurs (1), qui nourrissaient contre Rome de vieux préjugés apportés en partie de la Grèce par des Hellènes, ennemis de la suprématie du saint-siège. Nous nous rappelons Savonarole. Tous ces sermons éloquents mais passionnés, qu'il prononçait en chaire contre la cour de Rome, traversaient bien vite la Brenta, et, recueillis à Venise par quelque sénateur enthousiaste, étaient bientôt imprimés et jetés à profusion dans les universités italiennes. De sorte que si jamais l'envie vous prend de posséder les œuvres complètes du moine de Saint-Marc, c'est à Venise et non point à Florence qu'il faudra les chercher. Le patricien vénitien de cette époque a beaucoup de traits de ressemblance avec notre parlementaire du dix-huitième siècle. Il a peur de l'ambition de la cour de Rome, et garde, dans un repos parfait de conscience, quelques places fortes que la république a volées à l'Église.

Le sénat ne répondit officiellement au discours de Bembo

(1) Gaillard, *Hist. de François I^{er}*, *Introd.*, in-8°, t. I, p. 111.

qu'au bout de quelques jours (1). Il s'épuisait dans sa réponse en protestations de dévouement au saint-siège, mais il refusait de rompre avec le roi de France, auquel il communiquait la harangue de l'ambassadeur : déloyauté qu'il est bien difficile de justifier (2). Il est probable que si la mort ne fût venue le surprendre, Louis XII eût rompu subitement avec le pape. On dirait que Bembo craignit de reparaitre au Vatican; car, au lieu de retourner auprès de Léon X, il chargea son ami Augustin Beazzano de porter à Rome la déclaration de la république vénitienne, pendant qu'il s'arrêtait à Pesaro, auprès d'Émilie Pia et d'Élisabeth, veuve de Guidubald de Montefeltro, duc d'Urbino, et qu'il oubliait dans la société de ces femmes (3) sa malencontreuse ambassade. Nous sommes sûr que Jules II ne se serait pas contenté de l'excuse imaginée par le négociateur : il n'aurait pas cru vraisemblablement à la maladie de Bembo.

Pendant que l'humaniste essayait vainement de rallier Venise à la politique pontificale, survenait un de ces événements qui déjouent toutes les combinaisons. Louis XII mourut en janvier 1515, réconcilié avec Rome, après avoir reconnu solennellement le concile de Latran, déploré le schisme qu'il avait favorisé, et promis d'abolir la pragmatique sanction, source de si graves désordres dans l'Église de France.

Le prince qui lui succédait, François d'Angoulême, était jeune, beau, bien fait, ami des lettres presque autant que des femmes, d'une vive imagination, d'un courage à toute épreuve, et avide de plaisirs et de gloire (4). On l'avait vu assister aux leçons d'Alciati, écoutant attentivement les poétiques paroles que le professeur italien jetait jusque dans l'enseignement du droit, et, ravi comme tout l'auditoire,

(1) Bembi Opera, t. III, p. 492. — Roscoe, t. II, p. 330.

(2) Ligue de Cambrai, liv. IV, t. II, p. 375.

(3) Bembi Op., loc. cit.

(4) Hist. de François I^{er}, par Gaillard, t. I, Intr., p. 36, Paris, 1819, in-8°.

attacher sa chaîne d'or au cou du maître, en signe d'admiration. De toutes les conquêtes de Charles VIII en Italie, il ne nous restait que quelques hommes, Lascarès entre autres, que le duc d'Angoulême, le roi futur, avait pris sous sa protection. En montant sur le trône, François I^{er} avait ajouté à tous ses titres celui de duc de Milan, que sa femme, madame Claude, comme héritière des droits de Louis XII, son père, lui avait transféré en échange du duché d'Anjou, que le monarque cédait à madame Renée, l'autre fille de Louis XII (1).

Les historiens de François I^{er} se plaisent à décrire la jeunesse de ce prince. On le voit prêter une oreille attentive aux exploits de nos soldats en Italie, aux récits du siège de Brescia, de la bataille de Ravenne, et pleurer quand Gaston de Foix meurt si glorieusement, regretté de ses ennemis eux-mêmes (2).

Le titre de duc de Milan, qu'il venait de prendre, indiquait assez qu'il se chargeait de venger Gaston. Aussi jeune que le duc de Nemours, il n'était ni moins brave, ni moins chevaleresque, et il eût donné volontiers sa couronne pour mourir aussi noblement que ce héros.

La conquête du Milanais fut décidée; mais il fallait que François cachât ses desseins aux puissances chrétiennes. En même temps qu'il organisait les préparatifs d'une nouvelle expédition en Italie, il leur faisait faire des ouvertures pour le rétablissement et le maintien de la paix (3).

Il voulut connaître les dispositions de la cour de Rome. Budé fut choisi pour ambassadeur auprès du saint-siège. Budé avait tout ce qui pouvait plaire à Léon X; il parlait le latin comme Bembo, le grec comme Chalcondyle; il savait sa Rome antique comme Pomponio Leto, et en belles ma-

(1) Dumont, Corps diplomatique, t. IV, part. 1, p. 177. — Lunig, Codex Ital. diplomaticus, p. 522. — Guicciardi, St. d'It., t. II, lib. XII. — Pauli Jovii, Hist. sui temp., l. XV.

(2) Ligue de Cambrai, l. IV, t. II, p. 396.

(3) Léo, Hist. d'Italie, t. I, p. 559.

nières il aurait pu le disputer à Bibbiena lui-même. Tout récemment il avait imprimé un traité sur les monnaies du Latium (1), œuvre d'antiquaire qui devait répandre son nom en Italie; et il travaillait à des commentaires sur la langue grecque, un de ces livres d'érudition qui demanderaient, ce semble, pour être composés, plusieurs siècles passés dans un couvent (2).

Budé fut accueilli du pape avec une extrême bienveillance; il vit les humanistes de Rome; il fut fêté par Sadolet, mais ne put déterminer le saint-siège à s'allier ouvertement à François I^{er}. Le roi croyait au succès de son ambassadeur, et plus encore peut-être à la reconnaissance de Léon X, dont le cousin, le cardinal Jules, venait d'être récemment nommé archevêque de Narbonne (3). Il aimait les Médicis, et plus d'une fois il s'était montré disposé à servir les intérêts de cette maison. Il comprit, du reste, la politique du pape, qui refusait d'unir ses armes à celles de la France, et qui préférerait, comme père commun des fidèles, garder le beau rôle de médiateur et d'arbitre dans les querelles qui pourraient survenir entre les puissances du continent. Comme prince temporel, Léon X avait aussi ses devoirs à remplir. Si, dans la lutte qui se préparait, le vainqueur voulait s'emparer des villes de Parme et de Plaisance, que Jules II avait réunies aux États de l'Église; rétablir les Bentivogli, qu'il avait chassés de Bologne; restituer au duc de Ferrare Modène et Reggio, qu'il lui avait enlevés; relever ces feudataires du saint-siège, qu'il avait abattus; l'ombre du grand pontife serait sortie de son tombeau pour dire à Léon qu'il devait défendre le patrimoine de saint Pierre, en recourant aux armes. Fran-

(1) De Asse et partibus ejus libri quinque Gulielmi Budæi Parisiensis, secretarii regis. Paris., in chalcographiâ Ascensianâ, ad Id. Martias, 1514, in-folio.

(2) Commentarii linguæ græcæ, à Gulielmo Budæo consiliario regio, supplicumque libellorum in Regiâ magistro. Paris., ex off. Roberti Stephani.

(3) Sadolet., Ep. pont., n° 36. — Roscœ, t. III, p. 7.

çois I^{er} fut plus heureux en Angleterre et à la cour du prince Charles de Bourgogne, petit-fils de l'empereur Maximilien (1). A Venise, les vieux sénateurs, qui avaient à peine écouté l'envoyé du pape, se décidèrent à renouveler l'alliance conclue avec Louis XII. A Gênes, Octavien Frégose, qui devait la vie peut-être à l'intervention de Léon X, promit aide et secours au roi de France.

L'attitude de Léon X n'avait rien de menaçant pour François I^{er}, qui continuait ses préparatifs d'invasion en Italie. L'armée qu'il rassemblait dans le Dauphiné, et qu'il destinait à envahir le Milanais, était magnifique, bien plus belle que celle qu'avait conduite le roi Louis XII. Elle comptait 3,000 lances françaises, 26,000 lansquenets des Pays-Bas, 10,000 Gascons et Basques, 10,000 fantassins français, 1,500 hommes de cavalerie légère, 6 compagnies de reîtres italiens (2), et 72 pièces de canon de divers calibres. Les officiers avaient fait leurs preuves dans les dernières guerres. Nous connaissons déjà ce vieux Pierre de Navarre, immobile comme un roc au milieu des balles et des boulets, dont il n'a guère été respecté, et qui, ne pouvant trouver la mort sur le champ de bataille, tomba prisonnier dans les mains des Français à Ravenne. A l'avènement du duc d'Angoulême à la couronne, Navarre appartenait encore à Longueville, qui l'avait reçu de Louis XII, et qui en demandait 20,000 écus d'or, destinés à payer une partie de la rançon à laquelle le duc avait été taxé lui-même en Angleterre (3). Le roi d'Espagne marchandait, François I^{er} les offrit; mais le

(1) Léo, Hist. d'Italie, t. I, p. 590.

(2) Fr. Guicciardini, St. d'Ital., t. II, lib. xn. — Pauli Jovii, Hist. sui temp., lib. xv.

Une lance comprenait, indépendamment de l'homme d'armes, les cavaliers plus légèrement armés qui lui étaient attachés : en France, la lance fournie était de cinq à six chevaux; en Italie, la lance fut d'abord de deux chevaux, puis de trois. — Corio, p. 437. — Hallam, l'Europe au moyen âge, t. II, p. 163, note.

(3) Henri de Sponde, Continuation des Annales de Baronius, traduite en français par Pierre Coppin. Paris, in-folio, 1654, t. II, p. 751.

capitaine voulait donner la préférence à son maître. Le roi continuait de marchander ; François compta la somme (1), et, quitte désormais envers son souverain, Pierre de Navarre tendit la main au roi de France, auquel il jura fidélité. Sa parole valait tout l'or que Christophe Colomb avait trouvé en Amérique, et son nom plus que la rançon qu'on avait payée pour sa liberté. Ce nom était connu surtout parmi les Basques, qui, au premier appel de leur ancien chef (2), descendirent de leurs montagnes au nombre de près de 10,000, et vinrent se ranger sous son étendard. Les autres capitaines étaient tous des militaires renommés. Le duc Charles-Egmond de Gueldre commandait les lansquenets ; Tavano, cette terrible bande noire, la terreur de l'ennemi, auquel elle faisait rarement quartier ; le duc de Suffolk, le comte de Wolf-Brandeck et Michel d'Oppenberg marchaient à l'avant-garde (3). La Trémoille et le maréchal de Lautrec étaient à la tête de la chevalerie ; le duc d'Alençon conduisait l'arrière-garde. Infanterie, cavalerie, artillerie, se trouvèrent réunies à jour fixe à la lisière du Dauphiné, prêtes, au signal du prince, à s'ébranler pour envahir l'Italie, pendant qu'une flottille, qui portait 400 hommes d'armes et 5,000 fantassins, longerait les côtes de la Méditerranée et s'avancerait à pleines voiles sur Gènes.

Les moments étaient précieux. Mathieu Schinner, qui avait prêté sa maison de l'Esquilin à Léon X pour y loger les humanistes, était en ce moment en Suisse, occupé à surveiller les mouvements de l'armée française. Il avait conçu un projet hardi, dont il s'était hâté de faire part à l'empereur : c'était de se jeter en France avec tous ses monta-

(1) Mémoires de Martin du Bellay, l. 1, p. 47. — Anonimo Padovano, presso Muratori, Annali, ad ann. 1515. — Simonde Sismondi, Hist. des Rép. Ital., t. XIV, p. 356-357.

(2) Franc. Belcarius Metensis episcopus, Rerum Gallicarum Commentarii. Lugduni, 1625, in-folio, p. 438.

(3) Mémoires de Fleuranges, liv. xvi. — Pauli Jovii, Hist. sui temporis, l. xv.

gnards, pourvu qu'il eût la promesse d'être soutenu dans cette fabuleuse irruption. Schinner était si sûr de lui et de ses Suisses, qu'il ne demandait que 3,000 chevaux pour appuyer son invasion. L'empereur les lui refusa (1).

Au premier bruit de la marche des Français, Léon X s'était empressé de conclure avec le roi d'Espagne et l'empereur d'Allemagne une ligue défensive et offensive. Les alliés faisaient de sérieux préparatifs de défense. Le péril était grand, pour le saint-siège surtout ; car, maître de Milan, François I^{er} voudrait nécessairement reprendre Parme et Plaisance, que Jules II avait enlevés aux Sforce (2). Il fallait sauver ces conquêtes. Léon X fut l'âme de la confédération italique, où le danger commun réunit bientôt, outre les monarchies que nous venons de nommer, les ducs de Florence et de Milan (3). Le pape donna le commandement de ses troupes à Julien, son frère, après avoir béni les drapeaux et le bâton du général. Julien partit pour Milan, accompagné de la noblesse des deux grandes maisons romaines si longtemps ennemies du saint-siège, mais réconciliées avec l'Église depuis l'avènement de Léon X au trône, et qui allaient gaiement verser leur sang pour un maître qu'elles avaient fait trembler autrefois.

La confédération ne fut pas heureuse. Au premier bruit de la marche des Français, Milan se souleva et chassa Maximilien, vieux général, sous la tutelle des Suisses, que, dans sa pénurie affreuse, il était obligé de payer en fausse monnaie qu'il faisait frapper exprès pour mettre un terme à des murmures qui l'étourdissaient (4). Octavien Frégose, sans avoir encore aperçu du môle de Gènes les voiles françaises, se dépouilla de son hermine dogale, prit le titre de gouverneur de la cité au nom du duc de Milan, Fran-

(1) Archives pour l'Histoire de la Suisse, publiées par M. Escher et J.-J. Hottinger, t. I, p. 23 et 24.

(2) Paul Jove, Vie de Léon X, en français. Paris, 1675, in-12, p. 260.

(3) Muratori, Ann. d'It., t. X, p. 118. — Roscoe, p. 19, t. III.

(4) Archives d'Escher et Hottinger, p. 34.

çois I^{er} (1), et ouvrit le port et les portes de la ville à Aymar de Prie, qui s'empara bientôt d'Alexandrie, de Tortone et d'Asti (2).

Prosper Colonne, le capitaine le plus expérimenté de son temps, qui s'était vanté de prendre comme au trébuchet ces beaux oiseaux (3) qu'on nommait Français, tombait au moment où il allait s'asseoir pour dîner, au pouvoir de ces oiseaux qui étaient de la nature des aigles.

Car ils avaient franchi les Alpes comme s'ils eussent eu des ailes. Les Suisses nous attendaient, l'arme au poing, sur la route de Grenoble à Suse. Les autres chemins n'étaient praticables que pour l'ours des montagnes, hérissés et coupés qu'ils étaient de rochers, de torrents, de précipices, de neiges et de glaces. En moins de huit jours, les rochers étaient abattus, les précipices comblés, les torrents mis à sec, les neiges fondues, les glaciers abaissés; et nos 72 pièces de canon, avec leurs affûts, portées à dos d'homme, traversaient des solitudes où jamais le pied d'un homme ne s'était posé. On croit lire un récit des *Mille et une Nuits*. Tout à coup, quand il n'y a plus qu'un pas à faire pour entrer en Italie, dont on aperçoit déjà le ciel lumineux, un roc de plusieurs centaines de pieds se dresse devant les Français. Navarre, l'Espagnol, se charge de le reconnaître. Il aperçoit dans les flancs de la montagne une ligne bleuâtre qui la traverse en zigzag : cette ligne est trouée, remplie de poudre; le roc saute en l'air avec une explosion affreuse, et se partage en deux, laissant un libre passage aux assaillants : l'Italie était conquise (4).

(1) Fabroni, Vita Leonis X, p. 88.

(2) Ligue de Cambrai, l. iv, t. II, p. 418. — Muratori, t. X, ad ann. 1515, p. 113.

(3) Come gli pipioni nella gabbia. — Brantôme. — Guicc., lib. XII.

(4) La marche des Français a été admirablement décrite par un historien contemporain.

Sequenti die in Barcelloniam vallem descensum. Ea ingentibus saxis et iniquissimis collibus interpositis impedita magnam rerum desperationem offerebat. Nam lignibus dolabrisque proscindere saxeos colles,

Prosper Colonne restait tranquille à Carmagnole, avec cinq cents hommes de toutes armes. Un détachement de l'armée française, après avoir traversé l'Argentière, longé la vallée de la Stura jusqu'à Rocca Sparviera, prend un sentier de mulets, entre dans la vallée de Grana, atteint Savigliano, et va se heurter contre Carmagnole. Colonne, averti par les coureurs du cardinal de Sion, se met en route pour rejoindre les Suisses à Pignerol. Entre lui et l'armée française est un fleuve qui nulle part n'est guéable : c'est le Pô. Il s'arrête donc un moment à Villefranche pour faire reposer ses soldats; là, après avoir posé des sentinelles aux portes de la ville, il se met à table avec ses officiers, quand tout à coup Bayard, la Palice, Imbercourt, d'Aubigny, qui avaient pénétré en Italie par Briançon et Sestrière, entrent dans la salle du festin et font prisonniers tous les convives. Le malheureux essaya de se justifier. « Que voulez-vous? » disait-il dans un mémoire qu'il publia; « j'en prends Dieu à témoin : le passage par où pouvaient pénétrer les Français était gardé par les Suisses; le seul fleuve qu'ils pouvaient traverser était gros de neiges récemment fondues : on prévient des hommes, on ne prévient pas des miracles (1). »

Quelque chose d'aussi merveilleux que cette expédition à la manière des oiseaux de proie, c'est la frayeur qui saisit chacun des alliés du saint-siège. Maximilien l'empereur

exæquare crepidines, et quum nullus per dirupta equorum usus foret, subjectis militum humeris tormenta transvehere necesse ferat. Interdum ea magnis funibus ad scopulos et stipites arborum circumductis suspendebantur, et versatilibus machinis ergatarum et trochlearum artificio de rupe ad rupem, intercedentibus profundissimis vallibus, cum summa admiratione totius exercitus trahebantur. Nonnullis etiam in locis nudarum rupium latera, ubi via deerat, suppositis tibiaibus, interjectisque longuriis muniebant, et insuper injectis straticisque virgultorum fascibus, cespitibus ac glebis, pensiles vias transeuntibus curribus parabant. — Paul. Jov. Histor. sui temporis. Lutetiæ, in-fol., 1558, p. 169.

(1) Gaillard, Histoire de François I^{er}, t. I, p. 176.

laisse Raimond de Cardonne se morfondre à Vérone, dans l'attente de secours d'hommes qu'on lui promettait hier encore et qu'il n'obtiendra pas : Ferdinand le Catholique, qui avait trouvé trop chère, à vingt mille ducats, la rançon du capitaine Pierre de Navarre, lequel faisait sauter les rochers à la manière d'Annibal, garde prudemment l'argent qu'il a promis aux Suisses; Charles III, duc de Savoie, reçoit splendidement François I^{er}, et tâche de détacher les Suisses de la confédération; les Suisses, mal payés, commencent à prêter l'oreille aux propositions du prince; les contingents de Berne, de Biel, de Fribourg et de Soleure se mutinent et gagnent Arona, pendant que le reste des cantons fidèles marche sur Gallerate. Le pape seul faisait noblement son devoir : ses conseillers, Bibbiena entre autres, le pressaient de se rapprocher de François I^{er}, et d'abandonner volontairement Bologne, où les Bentivogli allaient chercher à rentrer, pendant que le duc de Ferrare profiterait de la conquête du Milanais pour recouvrer Modène et Reggio. Ils prétendaient qu'une résistance inutile compromettrait la sûreté des États de l'Église; mais Jules, alors légat du saint-siège à Bologne, n'eut pas de peine à triompher de ces conseils pusillanimes, en montrant au pape le sort dont étaient menacés tant d'hommes généreux qui s'étaient compromis pour soutenir les intérêts de l'Église, si l'on abandonnait cette place, un des plus beaux joyaux de la couronne pontificale. Le pape écouta cet avis, et résolut d'attendre l'événement, sans céder une seule parcelle de cette terre acquise si noblement par Jules II, à moins qu'il n'y fût contraint par la force (1). La lutte, d'ailleurs, n'était pas finie; les Suisses des petits cantons d'Uri, d'Unterwald, de Schwytz et de Glaris s'avançaient à marches forcées sur Monza, pour couvrir Milan. Ils

(1) *Etiamsi honor noster vobis vilior esset, saltem certè charam puto tot nobilium fidelissimorumque hominum qui omnia sua devoverunt romano pontifici, ut patriam tyrannis liberent. — Epist. Julii Med. card. ad Pontif.; ap. Fabr. in Vitâ Leonis X, p. 90. — Roscœ, t. III, p. 24.*

étaient au nombre de plus de trente mille, et avaient pour chef Mathieu Schinner, évêque de Sion, cardinal de la sainte Église, et légat en Lombardie sous Jules II. Ce seul homme valait une armée.

Depuis Mézerai jusqu'à M. Simonde Sismondi, les historiens qui ont raconté les expéditions des Français en Italie n'ont donné, dans leurs récits, qu'un rôle odieux à l'évêque de Sion, Mathieu Schinner : c'est dans les annales allemandes, italiennes et suisses qu'il faut étudier une des plus belles figures de la Renaissance. A Sion on chante, dans de vieilles ballades, les hauts faits de ce prélat, dont on montre le château en ruine, comme dans la vallée de l'Isère on arrête le voyageur pour lui faire voir l'habitation de Bayard. C'est des récits des historiens étrangers, de la correspondance de Pierre-Martyr d'Anghieria, des légendes valaisanes, des manuscrits de l'abbaye de Saint-Maurice, que nous nous sommes aidé pour connaître le rôle que ce prélat joua dans les événements militaires du seizième siècle. Est-ce notre faute si notre appréciation ne ressemble pas à celle d'historiens qui, esclaves d'un faux patriotisme, ne peuvent se résoudre à rendre justice à un ennemi, surtout quand cet ennemi porte une robe rouge ou violette? Nous ne partageons ni leurs antipathies ni leurs préjugés.

Mathieu Schinner naquit à Muhlibach, petit village valaisan, dans le dizain de Conches (1), de pauvres gens qui cultivaient la terre. En Suisse, au moyen âge, il y avait dans les grandes villes des écoles presque toujours tenues par des moines, où l'enfant pouvait aller apprendre à lire, et, s'il avait reçu du ciel d'heureuses dispositions, s'instruire dans les lettres humaines; mais la science ne lui était pas donnée gratuitement comme en Italie. La leçon finie, l'écolier, en Saxe, allait chanter sous la fenêtre des riches; presque toujours la fenêtre s'ouvrait, et une femme paraissait qui jetait un groeschen au petit mendiant : le pain que ce

(1) Simler, *Descriptio Vallesisæ*, Lugd. Bat. 1633, in-12, p. 44.